

1995

Présentation de la pièce par Antonio Tarantino

Extrait de *Conversation avec Antonio Tarantino*

Entretien avec Jorge Silva Melo, Lisbonne, 12 novembre 2005, texte français Caroline Michel. Source : *Atelier européen de la traduction*, site www.atelier-traduction.com

Un soir, j'étais sorti acheter des cigarettes, il était assez tard et je vis un homme qui me regardait fixement. Le visage de cet homme ne m'était pas étranger, et subitement je compris que je l'avais connu une trentaine d'années plus tôt. Il me regardait avec les yeux des gens qui dorment dans la rue, des gens qui ont besoin d'aide, et il fit un geste vers moi.

Il voulait une cigarette. Je lui en donnai une et me mis à le regarder. Il avait une barbe, une barbe qui lui couvrait toutes les joues et le visage. Je lui dis alors : « Tu es Lustrini », et il acquiesça. Je lui donnai une cigarette, deux ou trois mille lires, puis nous allâmes dans un café.

Je me remémorai qu'on l'appelait le poète à l'époque. C'était une personne cultivée, je me souviens qu'il m'avait conseillé de lire *Ragazzi di vita* de Pasolini (1) dans les années 50. Il s'occupait de la bibliothèque du cercle communiste Garibaldi de Turin. Puis, subitement, il avait disparu de la circulation. Je l'avais revu quelques années plus tard, il menait une vie chaotique. Ce soir-là, le soir des cigarettes, nous avons un peu parlé du passé, je lui ai demandé pourquoi il s'était éclipsé de cette façon et pourquoi il avait choisi de vivre ainsi, dans la rue. *A priori*, c'était un homme qui avait des possibilités.

Puis, au fur et à mesure de notre discussion, certains souvenirs, certaines personnes que j'avais connues à l'époque, affleurèrent. Je travaillais alors dans une gare pour une entreprise de chargement et de déchargement de marchandises où je voyais défiler des gens de toutes sortes, des gens qui travaillaient une journée, puis qui repartaient, et avec lesquels je parlais un peu. Devant la gare, il y avait un tas de personnes, postées là, prêtes à faire n'importe quel travail, même des tâches difficiles, pourvu que ça ne leur prit pas plus d'une journée. Lustrini, à qui j'ai emprunté le nom pour ma pièce, venait travaillait là de temps en temps.

Bref, je me souvins peu à peu de tout ce petit monde disparu, et, en rassemblant bout à bout ces morceaux de vie, tous différents les uns des autres, je réussis à écrire *Lustrini*(2).

1. En 1946, Pasolini adhère au Parti communiste italien, exclu en 1949 pour indignité morale, perdant du même coup sa place d'enseignant. En 49, il quitte Casarsa pour Rome. C'est le début d'une autre vie, d'une autre création. Confronté au sous-prolétariat romain, il se voit réduit pendant deux ans au chômage et à la misère avant de trouver un modeste emploi d'enseignant. Des bas quartiers romains, de l'enfer des « Borgatari » (banlieusards de Rome, de Ciampino ou de Ponte Mammolo) naît son premier roman : *Ragazzi di Vita* (*Les Mauvais Garçons*, 1955), auquel succédera *Una Vita Violenta* (*Une vie violente*, 1959) - monde de prostituées, de souteneurs, de pédéastes, monde de la corruption d'où sourd une étrange pureté. Ces deux romans lui valent la notoriété mais il se voit, du même coup, tenter un premier procès pour obscénité - procès qui ouvre la voie à une longue série de persécutions judiciaires.

2. *Lustrini* est le texte qui clôt la tétralogie. Il fut représenté pour la première fois à Rome au Théâtre La Comunità, le 23 juin 1997 dans une mise en scène de Cherif.

Indications d'Antonio Tarantino,

En ouverture de *Lustrini*, texte français Jean-Paul Manganaro, 2006. (*Traduction inédite, réalisée dans le cadre de l'Atelier européen de la traduction, Scène nationale d'Orléans, sous la direction de Jacques Le Ny.*)

Personnes :

Lustrini, un ancien maître d'école primaire s'est donné à la vie de la rue ; il a environ quarante-cinq ans, il est maigre avec un visage d'enfant.

Cavagna, un gros bonhomme hirsute, sur la cinquantaine, autrefois médiocre joueur de billard, escroc et voleur malchanceux.

Une ombre qui passe dans la rue et que certains appellent Caïn, en réalité : Khaïm.

La scène s'ouvre avec Lustrini assis sur un banc, dans un petit jardin face à un bâtiment moderne, avec quelques fenêtres du dernier étage éclairées. Derrière Lustrini, de dos vis-à-vis du public, Cavagna urine contre une haie.

Hiver, de vingt-deux à vingt-trois heures trente d'un vendredi.

Note du traducteur : le nom *Cavagna* signifie aussi un petit panier de forme oblongue en lames de canne qui sert, en Sicile, à vendre la *ricotta* ; var. région. de « *cavagno* », utilisé par C. Pavese. Le nom Lustrini veut dire aussi « paillettes ».

Texte français Jean-Paul Manganaro, 2006. (*Traduction inédite, réalisée dans le cadre de l'Atelier européen de la traduction, Scène nationale d'Orléans, sous la direction de Jacques Le Ny.*)

Texte français inédit, manuscrit : p. 16-17

[...]

LUSTRINI

Oh oui, tu sais tout, toi. Mais qu'ess tu sais, toi ? que les mots, moi, je les ai, tu crois qu'il me manque les mots ? Que moi, çuilà, je me l'empapouille de mots, je m'le tourne comme un rien, je m'le joue : un pyjama de causettes que j'y fais ; je suis pas quelqu'un de fini, que t'as que dalle confiance et tu me calcules comme si j'étais au Terminus : que moi, comme quémandes, y a personne qui me plaque, et toi, tu peux faire l'tour de tous les milieux, mais l'un qui t'parle comme l'moi-disant tu le trouves pas point, qu'ess tu crois ?

CAVAGNA

Et vas-y alors, fais-moi l'entendre, t'es toi ou t'es pas toi l'poète ? t'es toi ou t'es pas toi celui qu'a étudié pour prêtre et pour camarade ? Bah !, un monde meilleur, Lustrini de merde ! Un jour ou l'autre je t'étrangle, toi et ton monde meilleur ! Allons, fais donc semblant d'être dans 'ne pellicule : allons, moi, je suis le Professeur plein d'sous dans ma sacoche, plein de beefsteaks et de bonnes bouteilles, tout à la gueule des boutiquiers, aussi bâtards et voleurs que lui. Ah ! Homme hominesque lupis ! voilà la vérité : c'est pas ça que tu dis toujours, toi ?

LUSTRINI

Alors si toi t'aimes les grands mots, j'l'embobine en latin, Cavagna ; tu vois que les poésies servent quand qu'y faut faire 'ne quémande à l'un gros ponte ? Alors qu'ess tu me critiques toujours que je lis les morceaux de journal ? que t'es le premier à m'faire ma biographie, hein Cavagna ? que si l'on se dégrasse pas, l'on n'a pas la mémoire qu'il faut et qui n'a pas de tête doit y mettre les guibolles, regarde-moi ça (*il montre ses chevilles gonflées*). Je commence à l'embobiner comme ça : « preclare magistre ! »

CAVAGNA

Mais vas cagner Lustrini ! toi et ton maciste ! qu'on n'est pas point dans 'ne pellicule, parle comme ta mère t'a chié ! Mais bon, c'est vrai que t'as pas eu ta maman, toi, mon pauvre Lustrini ! Que t'es venu des prêtres qui t'ont appris qu'à y sucer aux autres orphelins, hein Lustrini ?

Mais putain de merde, comment faut te dire que tu dois viser l'concret ! Y t'ont appris le concret les prêtres, oui ou non ? Y t'ont appris le concret les camarades, oui ou non ? qu'ess bordel qu'y vous faisaient étudier les camarades, le pus-valeur ? la solidarité, l'accueil ? Qu'on se retrouve maintenant l'Afrique chez nous et qu'il n'y a plus 'ne seule place dans les dortoirs, et qu'avant que toute l'Afrique arrive quelque bout de chose pouvait toujours s'faire et on arrivait à trouver quelque chose à grappiller, que les gens avaient encore ce minimum de confiance, et qu'à présent nous sommes au contraire le cul sur le banc. Allons, recommence.

LUSTRINI (*avec peine*)

Alors j'y dis comme ça : Monsieur le Professeur... Excellence, j'y dis, c'est mieux l'ainsi, hein Cavagna ? que tu m'dis qu'il faut toujours les savonner les gens, qu'au monde y a que des gonflés, et moi, j'y mets un bon coup de pompe, hein Cavagna ? Je tourne la manivelle et j'te le charge comme un réveil, comme une pendule à coucou, que quand l'volet s'ouvre sort l'oiseau la graine dans son bec et nous deux allons au chaud, chez l'Bossu, hein Cavagna ?

[...]